

NESTOR ET BONTEMPI :
EN ATTENDANT BESANCENOT

Dans la brume matutinale de novembre, sur le parking de la maison de retraite « Les Trois Chardons » en banlieue de Menton, deux vieux en pyjama et robe de chambre déambulent d'un pas rendu encore plus hésitant par leurs chaussures de sport.

— Accélère un peu, Nestor, on va se faire choper si on traîne, dit Karl Bontempi en rajustant son bras en mousse, l'infirmière de garde va bientôt finir son café et faire sa ronde pour voir si on est toujours là.

— Je fais comme je peux, répond Nestor Mouton visiblement contrarié, j'arrive pas à marcher avec les chaussures que vous m'avez trouvées, elles ont deux pointures de trop.

— J'ai pris ce qu'y avait, t'aurais préféré partir en charentaises ?

— Non, bien sûr, mais quand même. Y avait pas ma pointure ou vous l'avez fait exprès pour me causer une profonde insatisfaction doublée d'un atroce mal de panards ?

— J'y peux rien si t'as des pieds de femmelettes et que les infirmières ont des pieds de nageurs australiens. C'est la vie, mon coco.

— Je ne suis certainement pas votre coco. Mais c'est vrai, 42 c'est beaucoup pour une femme. Moi, je suis normal, je fais du 40, comme Laurent Romejko.

— Chausser du 40 pour un homme, j'dirais pas que c'est normal, moi, ça ressemble plus à une tare congénitale.

— C'est vous le taré génital ! Puis j'vous ai demandé votre avis, Bontempi ? Non. Alors bouclez donc un peu votre clapet à bêtises, de grâce.

— Et encore, on a eu de la chance qu'elles aillent toutes à la salle de sport le lundi après le travail sinon on était bon pour des escarpins ou des bottines, j'vous dis pas la touche qu'on aurait eu.

— Non, ne me dîtes pas, pitié. Mais que diantre faisons-nous à présent ?

— On marche.

— Et pour aller où, pitoyable vieillard ?

— J'en sais rien : on n'a qu'à aller tout droit dans un premier temps.

— Oui, jusqu'à ce qu'on arrive à un croisement.

— Exactement, t'as tout compris, mon salopard, tu vois, t'es pas si borné quand tu veux. Qu'est-ce qu'ils ont tous ces connards à nous regarder ? Ils ont jamais vu de vieux en robe de chambre ou quoi ?

— J’veus avais bien dit qu’il nous faudrait des vêtements plus adéquats.

— Et je les trouve où moi les vêtements pour hommes ? Tu sais bien que dès qu’on arrive dans une maison de retraite, ils nous prennent nos vêtements de ville et nos chaussures.

— Et si on trouvait un magasin de vêtements ?

— C’est ça on va aller faire du lèche-vitrines...tu dérailles un max, espèce d’épave !

— Ouh là, sur un autre ton, mon p’tit bonhomme : déjà je m’appelle Nestor et non Max, et je n’ai en aucun cas de goyave sur moi ! Des fois, vous passez vraiment du coq à l’âne, Bontempi. On va se faire remarquer, vous croyez ?

— A peine : deux vioques en pyjama et baskets...et de toute façon je te rappelle qu’on n’a pas d’argent. Tu comptes payer comment ? Pas en nature au moins ?

— Heureusement, j’ai pensé à tout, dit Bontempi en sortant de la poche de sa robe de chambre un Snickers comme si c’était une liasse de billets.

— Le trafic de sucreries ça marche qu’à la maison de retraite ou en quartier de haute sécurité, à la rigueur, ça vaut rien dehors, c’est pas une monnaie d’échange.

— Vous voulez dire que je me suis fait avoir en l’échangeant contre trois bouquins à Monsieur Borteil ?

— Ca dépend, c’était quoi les bouquins ?

— La bio de Pasqua, « Un pastis et au lit », celle de V.G.E., « Touchez pas à mes bijoux de famille », et l’autobiographie non censurée d’Edouard Balladur, « Je vous demande de fermer vos gueules, tas d’enculés ».

— Vous inquiétez pas alors, c’était équitable.

Deux heures plus tard, en pleine errance en périphérie de Menton, les deux lamentables vieillards, ayant fait à peine un kilomètre et demi, arrivent à un croisement :

— Ah ah, nous y voilà, Mouton, j’veus l’avais bien dit, la liberté est proche ! Bon, on va à gauche.

— Et pourquoi pas à droite ?

— Dans le doute, toujours aller à gauche, c’est ce que disait mon père quand il votait pour Georges Marchais.

— Arrêtez un peu avec vos communisses, nom d’un pétunia, vous m’exaspérez avec vos idéologies fascistes faisandées ! Voulez-vous que je vous rappelle les crimes, les déportations, l’archipel du goulag, Soljenitsyne, l’aveuglement des intellectuels français, Sollers lors de son voyage en Chine, le réchauffement de la planète, la fonte des glaces...

— Non, c'est bon, on a déjà eu cette conversation au moins cent-cinquante fois depuis le début de l'année. Pour une fois qu'on voit du pays, qu'on change nos habitudes, tu peux pas parler d'autres choses que toujours tes vieilles rengaines miteuses ?

— Soit. Et si on se pendait avec du fil de pêche ? propose Nestor, ancien vendeur de cannes à pêche à court d'idées.

— Bof, ça me dit rien. Si on détournait un train plutôt ?

— Je sais bien que vous êtes un ancien cheminot, Bontempi, mais ne faites pas l'enfant : avec votre bras en mousse, vous seriez infoutu de faire rouler un train électrique alors un vrai train, n'en parlons pas.

— Dans ce cas-là, autant se pendre alors...

— Non, trop tard, j'ai plus envie.

— Et c'est moi qui fait l'enfant ?

— Et si on allait à Menton ?

— Je te signale qu'on a pris cette direction depuis deux heures.

— Ah bon, d'accord. Mais on monte à Menton ou on descend à Menton ?

— J'en sais foutre rien, bordel, on suit le panneau où y a marqué « Menton », un point c'est tout. Et puis, qu'est-ce que ça peut bien te faire si ça monte ou ça descend du moment qu'on y va, à Menton ?

— C'était pour savoir si on était plus au niveau du cou ou du front.

— Quoi ?

— J'essayais de faire de l'humour mais je vois que vous y êtes rétif alors tant pis.

— Moi, rétif à l'humour ?

— Oui, vous êtes rétif à l'humour, c'est pas grave, ça arrive peut-être à des gens très bien, quoique j'en doute...

— Je ne suis pas rétif à l'humour, mon pauvre Nestor, c'est toi qu'es pas drôle.

— Moi ? Pas drôle ?

— Oui, j'aurais dû te le dire depuis longtemps mais j'osais pas, je voulais pas te faire de peine, t'as déjà pas grand-chose dans ta vie de chiotte, alors si ça te fait plaisir de te croire drôle, après tout... Mais si tu m'accuses d'être rétif à l'humour, moi qui aie connu personnellement le frère de Fernand Raynaud, alors là, non, je m'élève, je m'insurge, je...

— C'est bon, on a compris.

— Oh, regarde : un type tenu en laisse par un autre zig.

— C'est étrange.

— Je dirai même plus, c'est bizarre.

— Je dirais même plus, c'est étrangement bizarre.

— Ou bizarrement étrange.

— Bonjour, Monsieur.

— Bonjour. Vous vous êtes échappés d'une maison de retraite médicalisée ?

— Comment avez-vous deviné ? demande Nestor.

— Ca se voit tant que ça ? s'inquiète Bontempi.

— Un chouia.

— Faut se méfier des apparences : vous, par exemple, vous semblez promener un homme en laisse, mais ce n'est pas possible, il y a sûrement une autre explication.

— Certainement, certainement.

— Et vous allez nous la fournir de ce pas.

— Quoi donc ?

— L'explication : vous allez nous fournir l'explication.

— Que nenni.

— Quoi, des cannellonis ? Où ? J'en veux ! s'emballe Nestor.

— Mais non, il disait « que nenni » et depuis quand t'as des fringales de cannellonis à 8h du matin ?

— Il est que 8h du matin ? Je suis complètement déboussolé avec vos histoires.

— Quelles histoires ?

— Je suis fatigué. Cessez de me tourmenter, Bontempi.

— Il est drôle votre ami, dit l'inconnu tenant un homme en laisse.

— Ah ah, je savais bien que j'étais drôle, c'est vous qui me rabaissez tout le temps, Bontempi ! Je suis drôle, je suis même très drôle, puisque Monsieur le dit.

— Vous emballez pas mon vieux, je voulais dire « drôle » au sens de « bizarre ».

— Ah ! Vous aussi vous trouvez ça bizarre ? Tu vois.

— J'ai jamais dit que c'était pas bizarre.

— Il manquerait plus que ça.

— Bon, je vais vous laisser Messieurs, j'ai à faire. Quels que soient vos projets, je vous souhaite bonne chance.

— A vrai dire, on n'a pas vraiment de projets. Vous auriez pas une idée, vous ?
demande Nestor

— Chacun sa merde.

— Ca c'est une sage parole, Monsieur, dit Bontempi. En plus, moi j'ai des projets.

— Ah oui, lesquels ? demande l'homme de l'homme en laisse.

— De quoi vous vous mêlez, ignoble cabot ? l'attaque Nestor tout en donnant un coup de pied à l'être apparemment humain au bout de la laisse.

— Aïe, elle m'a mordu la sale bête !

— Vous comprenez pourquoi je dois l'attacher ?

— C'est sûr que dans ces conditions, ça paraît légitime.

— Et même indispensable.

— Alors Bontempi, c'est quoi votre projet ?

— Besancenot.

— Baiser avec des anneaux ? Je ne suis pas sûr d'être intéressé mais soyez plus précis je vous prie.

— Mais non, on va baiser avec personne espèce de vieux sourdingue aux fraises ! Je disais Olivier Besancenot : je vais alerter mes amis du N.P.A. et il viendra avec une caméra de France 2 pour alerter l'opinion publique sur les conditions de vie des vieux.

— Vous êtes sûr qu'il a pas mieux à faire le facteur des opprimés ?

— Tais-toi, vieux débris d'extrême-droite ! Vous, les fachos, vous n'y connaissez rien à la camaraderie entre adhérents du N.P.A. !

— Je n'ai rien d'un facho et en plus chez les villiéristes aussi on sait faire la fête : j'ai dansé la Macarena avec la femme de Philou, elle était encore consommable malgré son âge et ses grossesses multiples.

— Tu m'en diras tant.

— J'ai des photos prouvant ce que j'avance, à l'abri dans un lieu tenu secret de peur de représailles.

— Epargne-moi ça, Nestor.

— Dites, vous n'auriez pas par hasard un appareil de téléphonie mobile sur vous, Monsieur, Monsieur comment déjà ?

— Je ne vous ai pas dit mon nom.

— C'est pour ça que je m'en rappelais pas, je me disais aussi...

— A votre âge, vous pourriez avoir Alzheimer, ça n'aurait rien d'extraordinaire.

— Il l'a, confirme Bontempi d'un air sombre.

— Dans le cas présent, ça n'a absolument rien à voir.

— Désolé de vous avoir offensé.

— Ce n'est rien.

— Tenez, mon portable, mais évitez d'appeler à l'étranger.

— Tu comptes faire quoi ? demande Bontempi, étonné.

— Appeler Nana Mouskouri, bien entendu.

— Quoi ?!

— J'ai eu son numéro de téléphone par une infirmière obèse originaire des îles, mais aux « Trois Chardons » ils me laissaient jamais l'appeler. Je vais enfin avoir l'occasion de la complimenter pour son excellent travail et la beauté irradiante de sa sobre personne.

— Tu délires, mon vieux, elle est morte depuis dix ans ! éructe Bontempi en attrapant le portable à Mouton qui en reste coi. Vaut mieux que j'appelle mes camarades de lutte, ce sera plus constructif.

Il appelle la permanence du N.P.A. et tombe sur un stagiaire bénévole qui ne comprend rien à son histoire et lui raccroche au nez. Karl Bontempi ne se laisse pas abattre :

— C'est bon, c'est réglé. Olive va arriver avec un journaliste de France 2.

— Vous êtes sûr ?

— Si je te le dis. Elle m'a dit d'attendre sur le parking d'Ikéo.

— Y a plus qu'à trouver ce que c'est Ikéo. Un laboratoire pétrochimique ? Un club de sport ? Une banque du sperme ?

— C'est un magasin de meubles, y en a un à 500 mètres à gauche.

— Encore à gauche ! rumine Nestor.

— Vous pouvez aller à droite si vous voulez mais vous ne trouverez pas d'Ikéo par là-bas, y'a qu'un abattoir de porcs.

— Ca serait peut-être mieux qu'un magasin de meubles, dit Nestor.

— Oui mais y aurait pas Besancenot et on attend Besancenot.

— C'est vrai, vous avez raison, admet Nestor Mouton remis de l'annonce surprise et très certainement fallacieuse de la mort de Nana Mouskouri.

Le temps passe. Il fait froid. La moutarde leur monte au nez. Après avoir rendu son portable à l'homme qui a un homme en laisse et attendu sur le parking d'Ikéo pendant quatorze heures, survivant grâce à la mendicité, nos deux vieux n'ont pas fière allure, surtout qu'il commence à pleuvoir. Sur le coup des 23h, deux policiers arrivent sur le parking où ils surprennent Nestor et Bontempi grelottants sous un abri à caddies :

— C'est vous les individus qui faites du ramadam ? demande le gros policier chauve quinquagénaire.

— Le ramadan ? demande Mouton. Vous nous prenez pour des islamo-bougnouls ?

— On dit « trouble à l'ordre public » dans le vocabulaire de la police, rectifie le second policier, l'exact opposé du premier, soit un jeune maigrichon aux cheveux longs.

— On dérange personne, Monsieur l'agent, dit Nestor d'un air de chien battu.

— On a surtout rien fait d'illégal ! s'énerve Bontempi.

— Pas encore mais qui nous dit que vous ne vous apprêtez pas à faire un sale coup ?

— Là il marque un point, dit Nestor.

— T'es avec eux alors ? Quel pauvre vioque sénile, se désole Bontempi, c'est à cause de gens comme toi que les jeunes nous détestent. Vous croyez qu'on allait faire quoi ici, agresser sexuellement une gamine égarée comme Roman Polanski ?

— Ca fait partie des petits plaisirs simples de la vie, relativise Mouton.

— Violer une gamine ?

— De quoi parlez-vous ? J'adore le ski, voilà tout, j'ai même reçu le serpolet d'argent du meilleur slalomeur jurassique dans les années 50.

— Jurassien, corrige Bontempi.

— Bon, nous on a reçu plusieurs appels de mères de famille en détresse nous signalant que vous faisiez peur aux mômes, précise le plus âgé des policiers. Les appels remontent à huit heures environ mais on n'a pu venir que maintenant, on avait un apéro.

— Allez, on vous embarque, conclut le jeune.

— Vous nous amenez au commissariat ? s'étonne Bontempi. C'est un abus d'autorité, on va alerter la Ligue des Droits de l'Homme, le Conseil de l'Europe, le Comité d'Ethique, le Tribunal Pénal International, l'Association des Consommateurs du Troisième Age, le Fan-Club de Derrick...

— Ne m'obligez pas utiliser mon flashball pour vous maîtrisez, Monsieur.

— Mais bien sûr ! s'emporte Karl Bontempi. Flinguer un vieux, quelle bonne idée ! Et pourquoi pas abattre un Arabe sans raison ! Vous vous croyez dans l'*Etranger* ?

— Le bouquin de Camus ? Quel rapport ? demande le flic atteint par une réminiscence d'un cours de 4^e techno.

— Faites pas attention à lui, il est du N.P.A., dit Nestor pour excuser son ami.

— Vous énervez pas, on va juste vous ramener chez vous. Vous habitez où ?

— Je ne répondrai pas à cette question qui relève de ma vie privée, s'insurge Bontempi.

— Coopérez, ça vaudrait mieux pour vous.

— De toute façon, je ne bougerai pas d'un pouce, j'attends Besancenot.

— Besancenot ? C'est quoi ces conneries ?

— Bontempi, soyez raisonnable, il ne viendra plus maintenant, on a passé la journée ici dans des conditions d'une rare précarité, faut vous faire une raison.

— Rentre si tu veux, moi j'attends Besancenot.

— Déclinez votre identité et votre lieu de résidence, je vous prie.

— Moi ? Nestor Mouton, 85 ans, je réside à la maison de retraite « Les Trois Chardons » à la sortie de Menton. J'étais commerçant jadis, je vendais de fort belles cannes à pêche, souples et sportives à la fois. Vous pêchez peut-être, Monsieur ? dit-il au plus âgé.

— Non, pourquoi ?

— Ah bon, c'est drôle vous avez une tête de pêcheur.

— En général on me dit plutôt que je ressemble à un chasseur.

— Oui aussi.

— Bon, on y va ou on couche ici ? Il commence à pleuvoir, pétard de Dieu ! grommelle Bontempi.

— Je croyais que vous vouliez rester là tout seul pour attendre votre facteur toute la nuit ? s'étonne Nestor.

— Ben, non, j'ai changé d'avis.

Sur le trajet, à la surprise générale, c'est le plus jeune des deux flics — prénommé Che par ses parents, d'anciens révolutionnaires reconvertis dans la téléphonie mobile — qui interroge Nestor sur les techniques de la pêche à la mouche :

— La pêche à la mouche, c'est pas ma spécialité et puis laissez-moi en paix, jeune chevelu, je suis éreinté comme un vieux babouin.

— T'as jamais rien dit d'aussi vrai, maugrée Bontempi à ses côtés.

A leur arrivée aux « Trois Chardons », l'infirmière en chef les sermonne comme deux gosses de cinq ans :

— Vous serez privés de tisanes, petits chenapans, ça vous apprendra à nous faire faire du souci !

— Oh non, pas la tisane ! supplie Bontempi.

— On s'en fout, il est dégueu votre tilleul, on dirait de la pisse ! Vous auriez pas un whisky plutôt, ma mignonne ? s'enhardit Nestor, le rouge aux joues.

— Et dis, pépé, vas-y mollo avec les mains baladeuses, c'est votre escapade qui vous a donné des idées ou quoi ?

— Tu parles, Charles. On n'a même pas croisé de femmes, des vraies je veux dire, pas des comme vous : c'était bien la peine de sortir, on a raté « Louis la brocante », c'est tout ce qu'on a gagné.

— Et ben c'est déjà pas si mal, conclut Nestor Mouton, philosophe et peu adepte des enquêtes en milieu rural du brave brocanteur ringardos à moustache.